

# Préface

JEAN-MARC NARBONNE, *Professeur à l'Université Laval et titulaire de la Chaire de Recherche du Canada en Antiquité Critique et Modernité Émergente (ACME)*

Les textes qu'on s'apprête à lire dans ce numéro spécial consacré aux *Figures et postures critiques dans l'Antiquité grecque* ont été rédigés par des étudiants allant du niveau baccalauréat au niveau postdoctoral. Ils sont pour l'essentiel d'entre eux issus de quatre séminaires tenus dans le cadre du projet de recherche Partenariat *Raison et révélation : l'héritage critique de l'Antiquité*.

**Été 2014, Percé :** *Le libre exercice littéraire et artistique : l'héritage antique grec et nous* (Jean-Marc Narbonne)

**Automne 2014, Percé :** *Rire, satire et comédie : un parcours critique d'Homère à Lucien* (Jean-Marc Narbonne).

**Été 2015, Québec :** *Figures critiques antiques et modernes* (Jean-Marc Narbonne et Hans-Jürgen Lüsebrink).

**Été 2016, Percé :** *Philosophie et démocratie : origines grecques et relectures modernes* (Jean-Marc Narbonne).

Tous abordent des thèmes différents, mais tous partagent en même temps un point commun : ils portent témoignage de la diversité et de la profondeur des questionnements critiques qui ont été poursuivis dans la tradition philosophique grecque, plus largement encore, dans la culture hellène considérée dans son ensemble. De ces questionnements divers, des rebondissements qu'ils provoquent et des multiples commentaires et développements qu'ils susciteront à travers les siècles, est issue une culture elle-même d'essence critique, dont l'emprise sur le monde s'est faite de plus en plus ressentir au fil du temps. À bien des égards, la *société ouverte* d'aujourd'hui apparaît – telle est du moins l'hypothèse centrale à la base du projet de recherche *Antiquité critique et modernité émergente* – comme l'*effet lointain* de cette remise en cause initiale du *donné* dont la Grèce fut

originale de la scène. Comprendre le monde d'aujourd'hui et ses orientations maîtresses implique donc qu'on se penche à nouveau sur ce moment fondateur de notre histoire, sur ces *premières lumières* dont notre civilisation a tiré son propre *mode d'être*, son propre *pli culturel* ou son propre *tour d'esprit* – pour parler comme Diderot –, tout à la fois *critique* et *dynamique*.

À cet égard, le premier texte offert ici à l'étude, dû à Adrian Mihai, est d'emblée éloquent, puisqu'il retrace l'effet provocateur dans l'Antiquité – une recherche qui sera poursuivie en détail par l'auteur jusqu'à l'époque Moderne, et dont quelques ébauches me furent par chance accessibles –, du fameux fragment « athée » du Sisyphé, qui dans l'audace de ses présupposés et de ses conclusions (« la religion serait une imposture »), ne le cède guère aux propos hardis de certains athéistes ou agnostiques modernes.

Dans « À la redécouverte des sophistes antiques », Laurence Godin-Tremblay retrace pour sa part le tableau de ce qu'il faut bien appeler un « nouveau paradigme de lecture » des sophistes, dégagé de l'opprobre platonicienne et qui permet enfin d'apprécier ces derniers – dont notamment Protagoras, *premier théoricien de la démocratie* – à leur juste valeur, eux qui les premiers peut-être, ont postulé que « la vérité ne descend pas du ciel et ne s'impose pas aux hommes », qu'elle « se découvre à travers l'expérience, la discussion en commun, la confrontation des opinions », selon un modèle *pragmatiste* du savoir similaire à celui que l'on observe en maints lieux aujourd'hui.

Thomas Roussel, dans « Euripide et les femmes », montre à quel point les énoncés euripidiens touchant le « statut » de la femme et son rôle dans la société grecque peuvent apparaître à certains égards *osés*. Euripide était-il véritablement à contre-courant de la misogynie grecque ambiante ? Il s'en faut grandement qu'on puisse l'affirmer, mais ce qui est sûr, comme le montre l'auteur dans son essai, c'est que nul mieux qu'Euripide n'a su *problématiser* la place des femmes dans la société antique, réinterpréter les mythes traditionnels les concernant, s'il est vrai que « sous sa plume, nous découvrons des femmes à l'intelligence subtile qui méritent notre sympathie et

qui nous apprennent sur la condition de la femme grecque et, plus encore, sur la condition humaine ».

Avec « Socrate et la démocratie », dû à Emilie Anne Chartier, c'est un nouveau chapitre de la remise en cause des données traditionnelles qui s'entame, touchant cette fois le personnage philosophique central de Socrate, dont on peut légitimement questionner le rapport à la société démocratique athénienne. L'auteure rappelle à juste titre que « la cité [d'Athènes] n'avait aucun embarras à incorporer les positions adverses au débat, à condition que celles-ci soient formulées "démocratiquement", c'est-à-dire dans le but d'améliorer le fonctionnement de la cité », plutôt qu'avec l'objectif d'en subvertir les fondements démocratiques, en prétendant, comme le fit Socrate, « être le seul citoyen athénien à entretenir le véritable art politique » (*Gorgias* 521 D). Loin d'être sans défaut, la cité athénienne n'en ressort pas moins comme l'une des plus tolérantes qui, peut-être, furent jamais dans toute l'histoire des civilisations humaines, et à coup sûr en tout cas, dans la période antique.

Aristote est une autre figure chez qui l'esprit critique affleure de multiples manières, et notamment dans la considération de la poésie et des arts qu'il a si décisivement contribué à légitimer contre Platon, ce dont Jérôme Peer-Brie témoigne dans sa belle étude consacrée à « La liberté créatrice dans la *Poétique* d'Aristote », d'où il ressort que contrairement à une lecture convenue de cette dernière – d'ailleurs davantage inspirée de sa mésinterprétation par Horace et d'autres que de l'œuvre originale elle-même –, on ne peut qu'être frappé, à l'analyse, de la « libéralité dont elle fait preuve à l'égard de la création artistique », Aristote allant jusqu'à admettre en poésie non seulement ce qui contrevient aux attentes de l'opinion, mais l'in vraisemblable, voire l'impossible lui-même. Redécouverte tardivement et non sans que s'y mêle nombre d'erreurs d'appréciations en cours de route, on ne saurait sous-estimer l'impact libérateur exceptionnel de cette œuvre – le droit, finalement, à la liberté créatrice et poétique – dans l'histoire de l'esthétique moderne et contemporaine.

Plus loin, deux autres études nous rappellent combien l'acquisition du savoir s'avère en soi difficile, un thème dont la présence est naturellement ancienne dans la pensée grecque<sup>1</sup>,

mais qui prend avec le courant proprement sceptique une ampleur inégalée et dont les *effets critiques*, si je puis m'exprimer ainsi, sur notre *vision* du monde et notre *rapport* au monde, furent évidemment considérables. Analysant les données relatives à Pyrrhon et comparant les conclusions parfois divergentes auxquelles parvenaient récemment deux spécialistes antiques de la question (J. P. Dumont et Marcel Conche), Francis Lacroix, dans « La formation du scepticisme par Pyrrhon d'Élée et sa continuité à travers Timon de Phlionte », montre qu'« il faut voir le phénomène comme ce qui nous permet d'appréhender le monde, sans nécessairement fournir une quelconque vérité à l'égard de celui-ci ». De son côté, Manuel Vásquez Villavicencio, dans « La double approche sceptique à l'égard de la divinité », nous fait prendre conscience de la subtilité du point de vue entretenu par Sextus Empiricus sur les dieux, entre le respect encouragé pour les traditions religieuses et les mises en garde contre la *présomption* et la *précipitation* en matière de dogmes, puisqu'il convient au sceptique, rappelle l'auteur, de « freiner les ambitions démesurées des dogmatiques qui prétendent faire une utilisation philosophique d'un soi-disant accès à une réalité divine conçue comme extraphénoménique ou transcendante ». Un beau cas de *mesure* ou de *retenue dans le jugement* dont la tradition grecque, comme on le sait, nous fournit d'autres exemples à méditer.

Enfin, apprenons-nous, Sade fut un lecteur assidu ou même un disciple d'Épicure et de Lucrèce, via entre autres Montaigne et Gassendi, et par ailleurs, un fervent partisan de la souveraineté populaire. Qui donc le sait et surtout, qui donc s'en préoccupe et en parle ? L'essai de Kate Blais, « Sade et l'épicurisme », ouvre sur ce point une piste en tentant de restituer les liens, forts étroits il faut le dire, entre les réflexions d'Épicure et plusieurs des thèses maîtresses de Sade. En effet, résume-t-elle, ce dernier « défend des positions philosophiques à part entière (atomisme, matérialisme, athéisme), qui sont directement héritées de la récupération des thèses épicuriennes des siècles précédents ».

Un autre exemple, si besoin encore était, de la fécondité renouvelée des audaces spéculatives grecques à travers l'histoire, dont l'ensemble des contributions décrites fournit un suggestif aperçu.